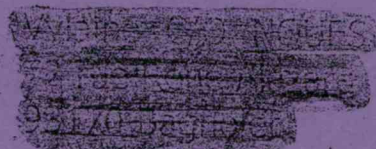


Cette brochure n'est pas finie, il y a encore et toujours des prisonnières ; pour continuer à chercher, rassembler, diffuser leurs textes, si tu en connais un, ajoute-le et envoie-le moi !

prisonnières



juin 2001 la Barbare

Mexique 2000 :privatisation de l'université en vue- les étudiantEs de la UNAM et les autres sont en grève depuis onze mois. En février, la police investit l'université occupée et arrête plus de mille personnes .Deux mois plus tard, plusieurs centaines sont toujours en prison , dont 62 femmes.

A toutes les femmes qui luttent,
à celles qui aiment,
qui pleurent,
qui sont en rage,
qui naissent et qui renaissent,
à celles qui volent bien haut,
à celles qui sont en deuil,
à celles qui construisent des mondes,
à celles qui souffrent,
aux mères,
aux invisibles,
à celles qui rendent digne,
aux valeureuses,
à celles qui illuminent,
à celles qui rêvent de la liberté,
aux moitiés,
à celles qui dessinent des utopies
et à celles qui les rendent possibles...

Nous vous envoyons à toutes un salut,
une étreinte et un sourire,
nous qui fleurissons
à l'intérieur
de la prison Nord.

Femme, femme !

Toi qu'on affamine
Dans le désert ou ailleurs
Toi qu'on extermine
Au nom de la justice
Militaire
Toi qu'on torture
Qu'on viole
Au nom du
Pétrole
Toi dont le corps
N'est plus qu'un objet
Maltraité et humilié
Au nom du
Désir
Toi qu'on mutile
Dans ta chair
Et dans ton ventre
Au nom de
La fidélité
Toi qu'on emprisonne
Qui croupit dans un cachot
Privée de soleil et de tendresse
Au nom de la justice
Répression
Que tu sois Saharaoui
Africaine
Marocaine
Française
Ou du monde entier
Tu es ma SŒUR
Et... je t'aime.

Huguette
12 mai 1980

*Agnès Béothy, détenue à la Centrale de
Rennes, a été incarcérée pour le meurtre de
son amant en mai 1972, libérable en
novembre 1986.*

Poème pour un procès

- j'en ai marre, dit l'écureuil
- et moi donc, répondit la cage
- ouvre donc la porte, répliqua l'écureuil,
en lançant une coque de noisette entre
les barreaux
- ici ou dehors, autant que tu sois ici
j'en ai marre de ton existence, précisa la
cage
- et moi donc, répondit l'écureuil, de la
tienne

9 février 1976

Prison ? C'est à l'espace-temps que je me
cogne.

J'ai trente ans, je suis infirmière et je viens de passer un mois en prison. Seulement un mois.

Je témoigne pour Patricia. Depuis six mois, elle ne voit pas ses enfants. Les permis de visite sont signés, mais ne sont pas arrivés à la maison d'arrêt.

Je témoigne pour Marie. Claustrophobe, les gardiennes l'ont retrouvée deux fois à terre sans connaissance. La solution proposée : trois Temesta dans la journée.

Je témoigne pour Murielle, analphabète : en prison chaque demande doit être notifiée par écrit.

Je témoigne pour Tiba. Elle a risqué le mitard pour s'être révoltée contre une fouille trop rapprochée.

Je témoigne pour Sophie. Deux tentatives de suicide en un mois, néanmoins, elle est restée seule en cellule...

Je témoigne pour toutes celles qui cousent les drapeaux français et peignent les bonhommes Michelin, six heures par jours pour moins de mille francs par mois. (...)

Je remercie Tiba d'avoir eu cette force, cette énergie. (...)

Personne ne paiera pour elle 500000 francs de caution pour l'en faire sortir. Personne ne s'inquiétera de la dépression de Sophie. Elles n'ont pas de noms connus dans le milieu des affaires ou de la politique. Elles ne sont plus rien.

Je suis en colère.

P.S. : Je m'appelle Sylvaine Grimonprez, j'étais incarcérée du 19 novembre 96 au 17 décembre 96 pour avoir hébergé ma belle-sœur et son ami, militants politiques basques soupçonnés d'appartenance à ETA.

Peu à peu la température de la détention monte – un « rien » dans l'air annonce « l'émeute prochaine » - le prétexte détonateur importe peu – le fruit éclatera lorsqu'il sera mûr – ce que nous voulons - ça n'est pas une douche de plus par semaine - même si c'est appréciable – ni aucune de ces revendications raisonnables que nous présenterons- parce qu'il faut profiter de toutes les occasions pour obtenir un peu plus d'espace de vie – ce que nous voulons, c'est abattre ces murs, c'est sortir de cette serre, pour aller vivre « ailleurs », cet « ailleurs » qui a les couleurs de l'arc en ciel – et crée un monde où les prisons ne seront que des musées d'un passé révolu.

Les C.R.S., les matraques, les boucliers, les gaz lacrymogènes, les matones en rangs serrés – pour se rassurer – cris, bruits de plateaux frappés en cadence par celles qui ne sont pas dans les cours, portes ébranlées, papiers enflammés – La prison secoue sa poussière grise !

Nous avons tué le rythme du quotidien !
assassiné la résignation !

Nous ne raisonnons plus !

Nous ne calculons plus !

Nous rions ! Nous vibrons ! ENSEMBLE !

Femmes en prison : réflexion collective d'un groupe de détenues à l'intérieur d'une prison de femmes

*Le texte qui suit a été rédigé à l'intérieur d'une maison d'arrêt et est issu de discussions de quelques minutes lors des promenades, des séances de cinéma...etc
Il date de 1977.*

Pour la détenue, le péché est double : elle a non seulement enfreint les lois de la société mais est sortie de son rôle traditionnel de femme passive, épouse et mère. Ces 2 caractéristiques sont essentielles pour saisir la psychologie d'une prison de femmes. Car nous devons payer pour avoir violé les lois de la société. La prison a pour tâche de nous rappeler que nous sommes des femmes et nous aider à reprendre notre rôle.

Les activités de la prison sont orientées dans ce sens-là, que ce soit dans les activités possibles, telles que les cours de tricot, de couture, de cuisine, qui feront de nous de bonnes mères et de bonnes épouses ou par le biais des films qu'on nous montre. Les thèmes essentiels en sont l'histoire de femmes désirables, d'épouses, de femmes qui, bien que maltraitées par leur mari, leur pardonnent toujours lorsqu'ils reviennent au foyer, de femmes dont la vie est consacrée à adorer et à plaire au mari et aux enfants, à s'oublier pour eux (bien sûr on nous montre aussi comment les flics sont des incompris, que nous devons supporter, comment nous devons aimer notre pays et les patrons). Les spécialités que nous apprenons sont celles que la société traditionnellement réserve aux femmes : sténo-dactylo. Dans les ateliers, nous produisons des objets pour enfants et de l'équipement hospitalier.

Si nous sommes enceintes, on nous force quasiment à avoir l'enfant. Cela ne change rien que nous n'ayons ni toit, ni travail, que nous n'ayons aucun moyen de nous en occuper correctement à la sortie de prison. L'important pour eux est de sauver l'enfant et cela suffira à faire de nous de bonnes mères. Comme c'est une religieuse qui est la psychologue de la prison, elle et un prêtre passent leur temps à répéter à la femme qui veut avorter qu'elle commet un crime. En plus d'un flot d littérature contre l'avortement que l'on impose à la femme, ils s'arrangent pour lui rendre l'avortement impossible. Elle est soumise à des entrevues quotidiennes soit avec la psychologue, le prêtre, ou quelques fois le psychiatre. Aucune démarche pratique n'est entreprise en vue de remplir les papiers de pour l'hôpital. Si la femme n'insiste pas, cela ne sera pas fait. Si elle persiste, elle est soumise à un régime de terreur : on la traite de criminelles, d'égoïste, de pécheresse. On lui montre des photos de fœtus dans des poubelles (à la suite d'une de ces campagnes, une femme a tenté de se suicider).

On oblige aussi les femmes à être propre et à entretenir leur cellule. Sinon, la surveillante fait un rapport et la détenue est isolée jusqu'à ce qu'elle change ses habitudes. Dernièrement, ils ont menacé une femme de mitard si elle ne prenait pas de douche. Il y a aussi une différence de traitement de la part des surveillantes qui préfèrent les femmes qui acceptent ouvertement leur rôle traditionnel.

Les lesbiennes par exemple sont mises dans une division spéciale où le règlement est plus stricte que pour nous. La prison prend également en charge la protection de notre moralité. Nous ne pouvons avoir de visiteurs hommes alors que les détenues hommes peuvent avoir des visiteuses femmes. Dans leur prison, les hommes peuvent avoir de la

Je me suis engagée parce que cela me semblait évident. J'en avais l'opportunité, cela convenait à ma perception de ce qu'il fallait faire et de ce que je pensais possible. Le coût était approximatif, imaginé mais non vécu. Pour autant, n'est-ce pas le lot de chacun ?

« Etre un homme, une femme, veut dire, joyeusement jeter sa vie entière dans la balance du destin, s'il le faut, mais aussi se réjouir d'une journée lumineuse, d'un beau nuage ». En 1917, alors incarcérée, Rosa Luxemburg écrivait ces lignes à une amie dans la peine. Et puisque justement, contre les logiques mortifères du régime capitaliste, il s'agissait et il s'agit encore de « miser sur la vie »², l'engagement est une manière de vivre. Elle a le fantastique avantage de nous faire sujets de notre destinée. « Les hommes font leur histoire eux-mêmes, même si dans des conditions historiquement déterminées »³.

L'engagement, c'est à la fois le vieux mythe de Prométhée, volant le feu aux Dieux pour que les hommes ne dépendent plus de leur forces aveugles et arbitraires, et la tenace volonté *faisant des illusions perdues des forces d'avenir*.

Joëlle Aubron
juin 2001

¹ Ixe siècle av.J.C.

² Une expression que je tire du livre d'entretiens avec d'ex-prisonnières des Tupamaros, mouvement révolutionnaire uruguayen dans les années 60 et 70. Avec des nuances, plusieurs de ces femmes, revenues de conditions extrêmes dans les prisons militaires, témoignent du sens de leur combat en parlant de ce « pari ».

³ Karl Marx

bière, pas nous. Quand il y a un homme membre du personnel de service, on nous interdit de nous approcher.

Un jour, en promenade, des hommes travaillaient à l'intérieur d'une cellule. On nous a interdit de marcher dans le coin et menacées d'un rapport si nous le faisons, bien que nous soyons à l'extérieur (la raison étant que tellement frustrées sexuellement et dépendantes vis-à-vis des hommes, on doit nous protéger de nous-même).

Les punitions sont plus psychologiques que physiques, bien que cela nous arrive dans quelques cas. L'important, c'est que l'on se sente en prison.

Le fait que l'on est en prison, loin de sa famille et de ses amis, enfermée dans une pièce quelquefois 21h30 sur 24, complètement soumise à un règlement fait par quelqu'un d'autre que soi-même, est déjà une punition suffisante. Car la prison signifie l'absence de liberté dans tous les domaines de notre vie, mais pour les officiels de la prison, ceci n'est pas assez. On doit constamment nous faire prendre conscience du fait que nous sommes en prison. C'est pourquoi on nous soumet à une pression et des brimades psychologiques incessantes.

Un jour ordinaire commence officiellement à 7h. Entre 7h et 7h45, c'est à dire en 3/4h, nous sommes censées nous laver et avoir nettoyé nos chambres. Ceci doit être fait avant le petit déjeuner. Cela veut dire qu'on doit attendre jusqu'à 12h pour manger.

Comme nous prenons des douches 2 fois par semaine, il est parfois impossible d'être habillée et prête pour 7h45. Alors, selon l'humeur de la surveillante, selon le fait que l'on est Nord-africaine, portugaise ou gitane, selon que l'on est riche ou non et selon la brimade du jour, soit on nous claque la porte au nez avec le commentaire suivant « Pas de petit déjeuner, vous n'êtes pas habillée », le tout en hurlant. J'insiste sur le hurlement car une partie de la pression psychologique vient du fait qu'on est traitées comme des chiens. Il n'y a tout pouvoir sur nous, nous ne méritons pas d'être traitées comme des être humains normaux, d'où le fait de hurler au lieu de parler normalement. Parfois on ne nous donne pas de raison, on nous claque simplement la porte au nez.

Selon le règlement, ce type d'attitude ne devrait pas exister. Quelques-unes d'entre nous protestent et luttent pour nos droits. Mais si tu es timide, si tu ne connais pas tes droits ou que tu ne connais pas la langue, tu te passes de déjeuner.

La prison est le lieu privilégié de l'expérience de non-pouvoir ; les surveillantes n'appliquent pas les mêmes règlements et rien n'est fait contre ça, même si nous nous plaignons à la directrice. Par contre, si nous ne respectons pas le règlement, nous sommes punies.

Un autre exemple de la brimade est celle qui consiste à nous réveiller avant l'heure : le dimanche nous pouvons dormir jusqu'à 7h30. Un dimanche une surveillante nous a réveillées à 7h10. Une détenue a protesté et la surveillante lui a dit qu'il était 7h30. Comme la détenue écoutait la radio, elle savait qu'il n'était pas 7h30. Un peu plus tard, au petit déjeuner, la détenue mentionna le fait de nouveau car elle pensait que la surveillante avait tort et elle voulait qu'elle le reconnaisse. La surveillante se mit en colère et dit que

brutale de l'ordre des choses tel qu'il est donné, seuls seraient admissibles les moyens dits démocratiques. Et l'impact du message de se renforcer encore dans le matraquage idéologique selon lequel le régime politique dominant serait le moins pire des systèmes possibles. Je n'ai pas envie d'énumérer ici les guerres, les massacres, les destructions irrémédiables... que produit ce prétendu moins pire. Pas seulement parce que ce serait fastidieux, c'est inutile ; l'histoire humaine n'est pas un bilan comptable. Mesurant l'inquantifiable, la comptabilité est irresponsable.

Or l'engagement questionne la responsabilité. Contre les hypocrisies confortables, il déploie ses questionnements, met à nu ses contradictions et repose sempiternellement la question des limites. La loi n'en est qu'une parmi d'autres ; légalité n'est pas légitimité, les exemples ne manquent pas, du Code Noir aux lois de Nuremberg. Plus essentielles, celles dont Sartre rend compte dans « Les mains sales », le moment où l'on accepte de se salir les mains, celui où l'on refuse, celui où l'on se soumet à une discipline supérieure – quelle qu'elle soit -, celui où le but ne transcende plus les moyens. Un nécessaire questionnement pour que pour que reste toujours ouverte la contradiction et en éveille la conscience. Mon engagement politique fut toujours parcouru par les questions qui avaient surgi à cette lecture, adolescente.

Contre la barbarie d'une organisation sociale prédatrice, balayant le dégoût et la haine, la colère et la révolte ouvrent la perspective. A interpréter notre réalité selon le credo de nos maîtres à « penser », nos désirs et nos ambitions se calculeraient à la progression du CAC40 pour les uns, à la sortie des cases de l'exclusion pour les autres. La découverte des exclus a accompagné « l'avènement » d'une prétendue fin de l'histoire, ce n'est pas un hasard. C'était il y a dix ans. Aujourd'hui, nous n'en sommes plus là, les ambitions pour faire coïncider démocratie politique et démocratie sociale, la soif de justice...les désirs d'en finir avec la tristesse de ¹¹l'impuissance alimentent à nouveau la nécessité de cette perspective, celle d'un monde réconcilié avec les vivants. La lutte armée ne semble exceptionnelle que si l'on perd de vue la longue histoire de luttes des exploités et autres bannis pour se construire un devenir digne de l'humanité.

s'engagerait, sur d'avoir raison. Je n'en crois rien. Je n'ai jamais pensé détenir la vérité ; je me suis contentée d'espérer ne pas avoir tort.

Ce n'est pas une réponse de Normande. Si d'hésitations en fulgurance, j'ai avancé, ce fut autour d'un questionnement. Plusieurs même où se décline de contribuer à élaborer un autre futur. La balance peut sembler mal équilibrée ; des choix aussi définitifs pour une contribution, simultanément, forte et incertaine. Cependant, l'équilibre se fait. D'un côté, une suite de choix, guidée par le souci d'être cohérent, avec soi-même aussi. Dans le second plateau, la lucidité sur l'éternelle incertitude ; elle-même compensée par la motivation et le sentiment de participer à une histoire commencée bien avant soi.

Aujourd'hui, après 14 ans de prison dans des circonstances difficiles, cette aspiration ne m'a pas désertée. Il y a même des jours où je me demande si ce n'est pas la violence des hauts murs qui la conserve si vivante. La misère sociale, culturelle, humaine même parfois, peut provoquer le sentiment d'impuissance. Mais, si rejeter l'impuissance est au cœur de l'élan vital ?

Il y a un permanent aller-retour. Nous avons été vaincus ; et quand je dis nous, ce ne sont pas seulement ceux d'AD, c'est une génération entière de militants révolutionnaires, voire plusieurs, un continuum d'engagements dont les rêves n'ont pas pu, pas su se matérialiser. Et alors ? Pourquoi en être découragée ?

A l'instar de ceux et celles nous ayant précédé, nous avons appris et apprendrons encore. Le courage avait surgi de la nécessité. La nécessité prenait sa source en deux dynamiques, inextricablement liées : ce pourquoi et ce contre quoi on se bat. Le choix de la lutte armée n'est pas au centre. Elle est un moyen, la conséquence d'un moment historique, le fruit d'un développement dans l'histoire révolutionnaire.

Néanmoins, risquer sa vie mais aussi assumer la violence dans nos sociétés développées peut paraître extrême. Et sans doute, plus encore la seconde implication. Justement parce que les représentations de l'« homme civilisé » s'acharnent à nier l'omniprésence d'une violence destructrice dans les rapports économiques et sociaux, et par là politiques. Face à la violence

sa montre était à l'heure. Alors la détenue fit remarquer que si sa montre était à l'heure, elle n'aurait pas dû entendre au même moment les informations ; c'était donc la preuve que sa montre n'était pas à l'heure. La surveillante claqua la porte, ferma la radio et dit à la femme qui servait le petit déjeuner : « Si elle veut sa radio, il faudra qu'elle la demande », et toutes les deux se mirent à rire (il y a des détenues qui se mettent du côté des surveillantes contre nous). Pour se couvrir, la surveillante dit à la voisine de la détenue qu'elle se plaignait car sa radio ne marchait pas et qu'elle était en train de vérifier. Mais comme la détenue avait entendu ce qui était arrivé, elle put témoigner que la surveillante l'avait fait délibérément. La surveillante fait partie de celles qui sont racistes et qui briment les étrangères chaque fois qu'elles le peuvent. Une détenue nous donna l'exemple de leur division qui avait été réveillée à 6h30. Quelques unes d'entre elles écrivirent à la directrice pour se plaindre mais n'ont jamais reçu de réponse.

Un autre type de brimade consiste à nous garder dans nos cellules alors que la promenade a commencé. Comme beaucoup d'entre nous sont enfermées 21h30 par jour, le temps que nous passons à l'extérieur est extrêmement précieux pour nous. Très souvent, les surveillantes nous gardent délibérément à l'intérieur 15 ou 20 mn après le début de la promenade. Un jour même elles ne nous ont fait sortir que 30 mn plus tard. Une détenue s'est plainte mais rien n'a été fait.

Une autre méthode consiste à faire arriver les détenues en retard pour les cours. Puisque ce sont les surveillantes qui nous y emmènent, nous dépendons complètement d'elles pour l'heure. Quelquefois, il nous faut insister jusqu'à 1/2 heure pour qu'on nous y emmène. Alors qu'elles prennent largement leur temps pour nous y emmener, elles sont extrêmement rapides pour nous ramener quand le cours est fini. Si nous sortons du cours 5 mn en retard, nous sommes obligées d'entendre des commentaires ou des insultes. Il y a eu des cas de surveillantes qui ne voulant pas nous emmener en cours, nous ont affirmé qu'il n'y avait pas de cours ce jour-là, alors que nous avons découvert par la suite que ce n'était pas vrai.

Une détenue nous a donné l'exemple de ce qui s'est passé à propos d'un cours de gymnastique. En revenant du parloir, elle demanda si nous avions gym'. La surveillante lui répondit que non, donc la détenue ne se changea pas. Dix minutes plus tard, une surveillante vint la prendre pour l'emmener en cours de gym'. Lorsqu'elle découvrit que la détenue n'était pas en tenue, elle claqua la porte, lui disant qu'elle ne pouvait pas y aller. La détenue avec d'autres expliqua pourquoi elle n'était pas prête mais on ne l'a pas autorisé à venir. A la question pourquoi, la surveillante répondit « parce que ».

Les différents types de brimade reviennent à des moments différents, de façon cyclique, pour garder un climat de tension permanent.

Un moment, la brimade consistait à arracher toutes les photos et images que nous avions sur les murs et à les mettre dans un endroit spécifique décidé par l'administration. La brimade suivante fut « dépêchez-vous » pendant un mois. Ainsi nous ne pouvions pas parler dans les couloirs et à nos questions répétées pour savoir pourquoi, on nous répondait toujours « parce que » ou « parce que je l'ai décidé ».

Puis on nous a interdit de parler au cinéma. Puis pour les douches, on nous donnait seulement 3 mn pour nous laver 2 fois par semaine (actuellement nous avons 5 minutes). Très souvent, on nous coupe l'eau avant que nous soyons rincées et nous sortons de la douche avec du shampoing dans les cheveux ou du savon.

Plus tard, ils décidèrent que le courrier devait être remis le matin ou pas du tout. A un moment, si nous sortions en promenade, il nous était impossible de rentrer avant la fin de la promenade.

Etc...

Comme on peut le constater, on nous traite comme des enfants. Ce type de brimade est absurde, mais maintient une atmosphère de tension. Quelques surveillantes prennent un plaisir extrême à nous brimer, mais en toute justice il faut reconnaître qu'elles sont une minorité.

Ici, la vie privée n'existe pas. Toute la journée notre chambre est surveillée.

En fonction des relations que nous avons, nos cellules sont plus ou moins fouillée, quelquefois plusieurs fois par semaine ou par mois. Notre correspondance est lue, ce que la direction a démenti après une lettre de protestation.

Autre forme de brimade dans le cas des fouilles. Quand une surveillante vient fouiller nos cellules, elles sont propres et correctement arrangées. Quand elles les quittent, elles sont sens dessus dessous et nous devons recommencer à ranger. A une détenue s'en plaignant, la surveillante-chef répondit : « tu as de la chance, tu devrais t'estimer heureuse qu'on ne te fouille pas plus souvent ».

Les fouilles physiques consistent à enlever tous nos vêtements avant d'aller au tribunal et au retour. Les fouilles physiques sont une expérience très humiliante car nous n'avons aucun contrôle sur ce que nous mangeons, sur l'endroit où nous dormons, sur le type de soins donnés, mais nous n'avons pas non plus de contrôle sur nos corps.

Toutes nos activités journalières sont notées par les surveillantes. Il y en a même qui marchent parmi nous pendant la promenade, relevant les noms de celles avec qui nous marchons, nous asseyons et éventuellement notent ce qu'elles peuvent entendre .

Beaucoup de surveillantes ont peur de n'avoir rien à rapporter. Ainsi les rapports sont parfois fabriqués de toutes pièces. De la même façon qu'elles doivent faire des rapports sur nous, elles doivent se surveiller mutuellement .

Quelques surveillantes reconnaissent que la plupart du règlement est stupide et inutile mais ne le disent pas car elles ont besoin de leur travail.

Les jours où les femmes ont des parloirs avec leur mari, elles sont très heureuses. Pour réduire ce bonheur, et leur rappeler qu'elles sont en prison, on utilise différentes méthodes. L'une consiste à se disputer avec les détenues, ce qui peut les perturber et

Depuis 14 ans, Joëlle Aubron est incarcérée pour « association de malfaiteurs » et pour les « assassinats » du général Audran et de Georges Besse, PDG de Renault. Les membres d'Action Directe ont été condamnés à la réclusion criminelle à perpétuité avec une peine de sûreté de 18 ans. Depuis leur arrestation, l'Etat a utilisé ou mis en place un ensemble de mesures visant à les détruire. (isolement, brimades). Condamnés en vertu des lois d'exception, les « lois antiterroristes » de Pasqua, alors qu'ils n'avaient pas commis d'attentats aveugles, ils croupissent depuis lors dans les geôles de la république.

Joëlle Aubron est aujourd'hui incarcérée aux coordonnées suivantes : 2174K, centre de détention – quartier femmes, chemin des Anzacs, 62451 Bapaume cedex.

L'engagement

Le parfait voyageur ne sait où il va

Lie tseu ¹

L'engagement, s'engager ; nom commun ou verbe, le début de l'histoire est ce pourquoi on le fait. S'y entrelacent rejet des injustices et inégalités, vouloir y mettre un terme, tenter un ici et maintenant différent et porteur d'avenir, circonstances et rencontres ; un flux inextricable d'émotions, des intimes, des collectives, dont la conscience se nourrit. Un processus et des alchimies. Les conditions historiques, les luttes et rêves collectifs de l'heure organisent les rencontres ; les rencontres donnent de la matière aux premiers.

Dans l'engagement, il y a spontanéité et décision mûrement réfléchie. La part de l'une et de l'autre est indéterminée. Elles augmentent ou diminuent en une tuyauterie communicante qui forge la détermination.

L'engagement peut nous dépasser, exiger de nous bien au-delà de nos possibilités premières, de ce que l'on croit en savoir. Pour autant, avant tout, il nous porte. Il est courant de penser qu'on

Enfermées au nom d'une loi
qui n'est pas la notre ;
piétinées par « l'ordre établi »,
baillonnées et bousculées
par les flics, les juges et les matons
qu'arment une prétendue et artificielle
« bonne conscience »-
Mauvaises herbes des taules surpeuplées
nourries de colère partagée,
d'humiliation refusée,
de révolte et de rage de vivre
brûlantes d'amour et d'amitié,
nos fleurs fougues et sauvages
éclairaient le béton.
Demain nos fruits ronds
éclateront au grand soleil !
Grenades, elles détruiront le vieux monde !

Hellyette

diminuer leur joie. Une détenue qui s'était opposée à ce traitement fut l'objet d'un rapport et menacée de suppression de parloir si elle continuait à contredire la surveillante.

Quand on demande à une surveillante de fermer les portes plus doucement car un bébé dormait, la surveillante répondit que « c'était son problème ; il ne fallait pas venir en prison si elle ne voulait pas entendre ce bruit ».

Une autre fois, la directrice vint informer les femmes juste avant un parloir : « Les parloirs sont un privilège et pas un droit, et elle n'hésiterait pas à les supprimer si les femmes ne se conduisaient pas correctement ».

Beaucoup de ces problèmes peuvent sembler de petits problèmes, mais lorsqu'on doit vivre dans cette atmosphère de tension permanente et de brimade quotidienne, cela prend une signification bien différente.

Il y a également un problème de nourriture. Le manque de vitamines provoque la perte des cheveux, des dents et une maladie de la peau. Beaucoup de femmes souffrent de dépression nerveuse. Les quelques petits problèmes médicaux qu'elles avaient avant leur venue sont aggravés par une nourriture malsaine et souvent malpropre.

On doit vraiment lutter pour avoir des soins médicaux, et même dans ce cas, les soins donnés ne sont pas appropriés.

Il y a aussi le problème des calmants que l'on donne aux détenues. Leur psychologie est de nous droguer pour que nous supportions mieux la prison. La plupart des calmants ont pour but de nous anesthésier et de nous rendre inconscientes de la réalité. La plupart des femmes en prenant souffrent de profonde dépression.

Il y a aussi le problème du travail dans les ateliers. Les femmes ont accepté des conditions de travail ici qui donneraient un infarctus à n'importe quel syndicat. Nous entendons sans arrêt parler des luttes pour l'amélioration des salaires et conditions de travail à l'extérieur, mais qui parmi ces syndicalistes ou partis politiques pense à organiser un syndicat pour détenues à l'intérieur de la prison ?

La plupart d'entre nous ont à faire face à la perspective d'avoir nulle part où aller une fois sorties de prison. La prison signifie très souvent que nos familles sont brisées, nos enfants sont mis en foyer et il y a tous les problèmes financiers, comment arriver à payer les frais de justice, les amendes, les honoraires des avocats....

Il y a beaucoup de femmes qui protestent mais comme leur protestation est individuelle, la direction punit la détenue concernée et les problèmes ne changent pas.

Une détenue a fait une fois une des protestations les plus émouvantes que nous ayons jamais entendues. La surveillante était en train de l'insulter une fois de plus et elle explosa. Elle raconta à quel point « elle en avait marre d'être traitée comme si elle n'était pas humaine. La surveillante n'avait-elle jamais fait une faute qu'elle n'ait regrettée ? Elle en avait marre du racisme et favoritisme des surveillantes à l'égard de celles qui avaient de l'argent, qu'on lui crie dessus, qu'on lui fasse sentir qu'elle n'était rien. Après tout, Arabes

et détenues étaient des êtres humains aussi, qui avaient droit au respect ». En l'écoulant, beaucoup d'entre nous ressentaient ce qu'elle disait très fortement car ce qu'elle disait exprimait ce que la majorité d'entre nous ressentaient. Notre sentiment de frustration et d'absence totale de pouvoir fut accentué ensuite. Comme ces surveillantes ont peur de faire la discipline seules, deux hommes sont arrivés et l'ont emmenée de force au mitard et l'ont même déshabillée. Elle a passé 4 jours au mitard et 2 semaines en isolement. Le rapport que la surveillante fit sur elle ne disait pas un mot de la protestation politique qu'elle a faite. IL n'y eu pas non plus de démarche faite pour obliger la surveillante à changer sa façon de nous traiter. Le rapport mentionnait juste qu'elle avait frappé la surveillante 2 fois et qu' évidemment c'était à elle d'être punie. La façon dont le rapport était écrit a laissé entendre que la détenue avait utilisé sa force physique. Dans les faits, elle avait lancé 2 pots de yaourt à la surveillante. N'importe qui lisant ce rapport aura l'impression que cette femme est violente et no pas qu'elle était fatiguée de la façon dont nous sommes traitées et refusait de la subir plus longtemps.

Des incidents de ce genre arrivent souvent ici. Mais parce que ces rebellions sont individuelles, elles sont inefficaces. Récemment, 2 filles, l'une de 14 ans ½, l'autre de 17 refusèrent de rentrer d'une promenade. Elles exprimaient la même lassitude face aux traitements imposés. Un détail intéressant de cet incident : comme cela se passait dans la cour où d'autres détenues regardaient, les hommes ne les emmenèrent pas de force sous une douche froide comme cela se fait maintenant. Ils ne voulaient pas qu'il y ait des témoins de la brutalité que les femmes ont à subir. Le jour suivant, la détenue de 14 ans ½ fut envoyée au mitard pendant 10 jours et celle de 17 ans pour 8 jours, bien que la surveillante-chef leur est ait promis qu'elles n'iraient pas au mitard.

Il y a plusieurs façon pour une de tenue de répondre à l'expérience de la prison. Elle peut essayer de l'ignorer se replier complètement sur elle-même et s'enfermer dans sa cellule. Elle peut s'abrutir de médicaments ou avoir une attitude d'appel en essayant de se suicider. Elle peut essayer de s'absorber dans les activités de la prison et dans les romans. Elle peut utiliser le temps de détention pour acquérir une formation à travers le travail intellectuel, l'exercice physique et une réflexion sur ses expériences à la fois en prison et dans la société en général. Elle peut se révolter ouvertement mais passera son temps à être isolée. Elle peut se révolter plus discrètement en essayant de discuter avec les autres de l'expérience de la prison, de la société en général et de l'action possible pour commencer à changer les problèmes qui existent. Elle peut également travailler. L'attitude généralement répandue est de considérer que la dernière chose dont nous avons besoin est de penser.

Toutes les activités de la prison, travail y compris, sont faites pour nous occuper les mains et l'esprit avec une série de choses sans importance qui nous empêchent de voir la nécessité de réfléchir sur nos problèmes.

Bien que cette volonté de nous éviter de réfléchir sur nous-mêmes et nos vies puissent venir d'un désir d'éviter de graves dépression qui font partie de cette vie, ça n'en est pas le but essentiel. Car la détenue qui réfléchit aux problèmes de la prison est potentiellement une fauteuse de troubles pour le système pénitentiaire. Très souvent, on entend des détenues dire : « Il ne faut surtout pas que je pense à ce qui m'arrive ici, sinon je

Je refuse !

Violée dans ma condition
Violée, volée, codifiée par la prison
Où est ma condition de femme
Qu'en ont-ils fait,
Où est mon droit à la liberté
Intérieure
Celle d'être soi-même
Où est mon identité
Que j'ai tant cherchée
O prison, je ne te laisserai
Sois-en certaine
Qu'une carcasse sans mélodie ni
refrain
Mon esprit t'échappera
Et je refuse de crever
Avec un cerveau amputé.

Huguette

« Silence, vous êtes au centre d'accueil
dans trois mois vous serez classée
si vous êtes sage docile et servile »
« Mais... »
Silence

Centre d'accueil – centre d'écueil
questions de voyelles
Isolement total et totalitaire
dépouillée de ma parole, dépouillée de ma personnalité
Lancée dans la transparence de la mort qui chemine
Je suis seule dans un tombeau
overdosée de vide et de néant
dans une plantation de cellules numérotées
Je fredonne une chanson d'Higelin
« je suis mort qui dit mieux
les bras tendus hors du cercueil
j'ai plus ma tête voilà qu'j'oublie
riez pas du pauvre macchabée »
Morte vous dites, vous voulez faire de moi une morte
La colère me monte
Brise ton désespoir, explose les chaînes
souviens-toi toujours et n'oublie jamais
« que celui qui pense ne peut être réprimé »

Evelyne BARGE
Rennes, août 1979

blesserais ou tuerais quelqu'un ». Donc chez la détenue elle-même il y a par moment une tentative pour supprimer ses sentiments de révolte et de frustration permanente.

De la même façon, une détenue qui réfléchit est potentiellement une révoltée contre cette société. C'est pourquoi la prison doit réprimer ce désir de penser en occupant nos corps et esprits à des activités absolument sans importance.

Le système doit également nous empêcher d'avoir accès à la littérature qui pourrait répondre à beaucoup de questions que nous nous posons sur nous-même et sur la société et qui pourrait nous expliquer pourquoi nous nous révoltons.

Donc l'expérience de la prison est une expérience de manipulation politique et de répression. Elle réprime la capacité de la détenue à penser librement c'est-à-dire à se comprendre elle et ce qui l'entoure. Elle réprime sa tendance naturelle à se révolter contre les choses que nous devons subir à travers les punitions.

A un meeting sur les prisons, un ancien détenu fit preuve de très peu de compréhension des problèmes lorsqu'il accusa une femme qui soulignait les problèmes spécifiques des prisons de femmes, d'essayer de diviser le mouvement. Il affirma qu'il n'y avait pas de problème spécifique aux hommes et aux femmes mais simplement des problèmes de prisonniers en général.

Frère, je ne peux être d'accord avec toi. Il y a des choses générales qui nous concernent tous et il y a des expériences particulières qui ne touchent que les femmes, d'autres que les hommes. Etant donné que notre intérêt est de résoudre ou d'améliorer les conditions de vie des détenues, nous devons parler du général et également du particulier. Car c'est seulement en exposant tous les aspects du problème que ceux-ci seront réellement compris par les gens de l'extérieur.

« Tout en luttant, nous apprenons à vivre et nous gagnerons ce combat. »

Transfert pour la mort

Réveil à cinq heures
« Préparez vos affaires, vous êtes transférée... »
Ma compagne de cellule pleure,
Une amitié, un lien brutalement coupé
à l'aube d'un matin d'été
un matin pas tout à fait comme les autres...

Soulagée, affolée, angoissée
je ne sais dire
Rien ne filtre sur Rennes
Nul ne connaît la Centrale des femmes
pas même les Rennais
Encore faudrait-il qu'ils sachent
qu'il y a une prison au centre de leur ville...

Quatorze au départ, de Fleury, de Fresnes et d'ailleurs
pour le grand voyage vers l'inconnu
Enchaînées deux par deux, les chaînes saignent nos
chaînes,
le fourgon déverse son lot de condamnées
sur le quai de la gare Montparnasse
dûment encadrées par escorte spécialisées en
mitraillettes
sous les yeux étonnés indifférents des vacanciers
en partance pour le pays de la marée noire...

10h attention au départ
Enchaînées, encerclées, le paysage défile ses prairies
Que la nature est belle après tous ces mois de béton
Joie indicible volée à l'espace judiciaire

Centre d'accueil !

Centre d'accueil, nouvelle identité numérotée
Silence , on tourne je crie
Silence répond l'écho tout de blanc vêtu
On pare ma nudité de la griffe carcérale
L'uniforme pénal ils disent
Le haillon des hors-la-loi je dis
Consternation stupeur rire de ce qu'on ne peut supporter
Silence

Silence
On jette mon corps dans une boîte propre et claire
Cellule
Je me jette sur les barreaux discrets
Pour y contempler les cages du Vietnam cours de
promenade
Pas une clope à clopper sont pas passées à la
radiographie
Le silence. Enterrée vivante
Allô, allô j'appelle la terre, allô, allô j'appelle la terre
Silence

Silence
« Silence, vous êtes au centre d'accueil
Il est interdit de parler aux fenêtres
Sinon vous serez signalée »
« Mais... »
« Silence, vous êtes au centre d'accueil
trois mois en expérience observationnelle »
« Mais... »

*Lettre des prisonnières chiliennes
(lors de l'arrestation de Pinochet en Angleterre)*

LUI les appareils de la répression qui nous ont arrêté ne l'ont pas séquestré.

LUI ils ne l'ont pas torturé devant ses enfants, ils ne lui ont pas mis du courant électrique, ils ne l'ont pas frappé, ils ne lui ont pas bandé les yeux, ils ne l'ont pas oppressé pendant des journées entières d'interrogatoires. Ils ne l'ont pas torturé comme nous.

LUI ils ne l'ont pas soumis à l'isolement pour des journées interminables, à la privation de ne pouvoir voir personne si ce n'est les bourreaux eux-mêmes, à l'incertitude de savoir si on en sortira vivant ou mort...comme à nous.

LUI ils ne l'ont pas satanisé dans le spectacle public des moyens de communication, et maintenant c'est un pauvre vieux ; au Chili ils ne lui ont pas dit qu'il était ni délinquant ni terroriste...comme à nous.

LUI ils ne l'ont pas discriminé, menacé, cherché de l'affaiblir ou de le vaincre...comme nous.

LUI ils ne l'ont pas porté devant les tribunaux civils ou militaires, ils ne l'ont pas soumis à des procès aberrants, ils ne l'ont pas condamné à perpétuité ni à la peine de mort ni à 300 ans de prison...comme nous.

LUI ils ne l'ont pas mis dans une prison de haute sécurité, ils ne lui ont pas contrôlé ses heures et ses jours, ils ne l'ont pas observé avec des caméras, ils ne l'ont pas encadenassé dans une cellule...comme nous.

LUI personne n'osera le fusiller comme assassin, comme terroriste, comme génocide...même si c'est ça qu'il mérite.

Certainement pour une raison ou pour une autre il restera libre et pas incarcéré pour des années, comme nous.

Visages blafards de mes compagnes de misère
Masques du drame de chacune , drame chiffré répertorié
Cinq, dix, douze ans, perpétuité
Silence oppressant, faut-il y mettre un commentaire
Je revois le passé, Denis mon amour
Quel âge auras-tu quand je te reverrais...

13h45 Rennes, trois minutes d'arrêt
La centrale de Rennes déploie son insolence
Quel monstre se cache en tes flancs
Je décline mon identité, on me décline mon délit
Condamnée à six ans de réclusion criminelle pour...
On me dépouille en passant de mes colliers
Au suivant, identité-délit-extraction de l'or
et les dents si elles sont en or, vous les arrachez ?
De galeries dans l'infini de mes pas trébuchants
Les bras endoloris, la sueur de la peur dans mes cheveux
Le silence guette sa proie, silence du poids de l'absence
La folie est là qui se tait...

Evelyne BARGE
Août 1979

Idoia Lopez Riaño, prisonnière politique basque, est arrêtée le 25 août 1996 à Aix-en-Provence. Elle circulait sous une fausse identité et faisait l'objet depuis deux ans d'intenses recherches policières de part et d'autres des Pyrénées. Le 29 août, Idoia est inculpée pour association de malfaiteurs, infraction sur la législation des armes et des munitions, possession de fausses pièces d'identité. Les faits relatés dans ce texte datent de septembre 1996. Idoia Lopez Riaño est aujourd'hui incarcérée aux coordonnées suivantes : Centro penitenciario Madrid V, modulo 11, carretera comarcal 611, 28791 Soto del Real, Madrid.

UNE HUMILIATION SUPPLEMENTAIRE

Il y a environ un mois, j'ai été conduite à une consultation de gynécologie pour une douleur que je ressentais depuis deux semaines, et lors de l'examen, il est apparu que j'avais un problème à l'utérus : une échographie d'urgence s'imposait. On devait pour cela me conduire d'urgence à l'hôpital de Pontoise, situé à 5 minutes de la prison. C'est grâce à la monitrice de sport, qui a vu ma grande fatigue et l'état de mon ventre – de 58 centimètres, j'étais passée à 86 centimètres – et aussi à l'instance de la doctoresse, que j'ai obtenu mon transfert le vendredi 7 septembre. Je devais boire au moins deux litres d'eau, ce que j'ai fait. J'ai été emmenée à la fouille corporelle complètement nue ! Et avant que j'aie le temps de me rhabiller, on m'a apporté ce que je croyais être des menottes.

Les fers aux pieds

Alors a commencé le tourment. La fonctionnaire – matonne -, sans plus attendre, s'est agenouillée pour mettre à mes pieds les deux fers avec une chaîne. Ne comprenant pas, je lui ai demandé des explications. Sa réponse a été : « Ici, c'est comme ça. » Si je n'acceptais pas, je risquais l'annulation de l'échographie. Je m'inquiétais du résultat de l'examen, et je décidais donc de ne rien dire jusqu'au retour.

Devant la porte de la prison attendait une douzaine de flics pour me faire monter dans le fourgon. Je me suis aperçue que ce n'était pas les flics habituels, c'est-à-dire le corps spécial de gendarmerie, mais des flics de commissariat, très tendus et très nerveux. Le regard qu'ils me lançaient, dur et méprisant, m'annonçait ce qu'allait être ce voyage. Dehors se tenait un autre fourgon, en plus de deux voitures banalisées. Tous s'affairaient d'un côté et de l'autre avec leur talkies-walkies et moi j'hallucinai.

Arrivés à l'hôpital, le cirque a commencé. D'entrée, un flic m'a attrapée par la chaîne des menottes, un autre par la veste, et entourée de dix autres, j'ai été obligée de « marcher » à pas rapides.

Lavage de cerveau, c'est trafiquer le corps du prisonnier de façon qu'il ne soit plus qu'une boule de chair brûlante, découpée et détruite- du moins il le sent comme cela. Si alors on entend quelque chose- peu importe quoi - on le reçoit comme un baume. Et c'est ainsi qu'ils arrivent à y mettre leur merde. Un beau jour, on revient à soi et on ne sait plus où est le dessous : on est brisé. Et c'est comme ça que l'ennemi peut faire prévaloir son pouvoir.

Oreilles détruites, cela signifie bien sûr aussi : organe de l'équilibre détruit. On flotte, on titube d'un coin à l'autre. Tout ce qui se manifeste est disproportionné, exagéré. Le chuchotement est comme un cri qui s'amplifie, une allusion comme un coup de marteau, la plus petite phrase comme un coup de matraque (...).

Sortir d'ici par l'intervention d'un médecin n'est pas sortir. Parce que cela implique un traitement, ne consisterait-il qu'à venir nous voir, à être gentil, etc...

C'est ainsi que Götte a achevé Astrid. Sans compter les drogues. Bonne santé, force, etc..., sont identiques à la résistance brisée. Et briser la résistance, cela signifie en dernière conséquence que le but du « traitement » est : TUER.

Le problème qu'ils ont avec nous, c'est que notre conscience politique ne quittera pas notre corps sans que ce qu'on appelle « vie » ne le quitte aussi.

Pourquoi c'est ainsi ? Mais, à l'évidence, parce que son contenu est collectivité-anti-isolement.

Si notre conscience politique, dont le contenu est collectivité (guerilla, lutte armée), nous tient lieu d'identité, alors ils ne peuvent l'arracher par l'isolement sans nous tuer.

Mais vous n'avez pas le droit de nous laisser – combien de temps encore – à la merci de ces saloperies. Et vous ne devriez pas vous FIER A VOTRE IMPRESSION que le Parquet Fédéral n'a peut-être pas INTERET, actuellement, A TUER.

Donc, activez-vous.

Berlin que le quartier silencieux était la tentative de nous forcer au suicide. Parce que l'énergie de résister dans le silence absolu imperceptible, n'a finalement pas d'autres objets que soi-même. Et comme on ne peut combattre le silence, on ne combat alors que ce qui nous arrive, à nous, et à notre corps- et finalement on ne combat plus que soi-même. C'est cela, le but du quartier silencieux : l'autodestruction du prisonnier. Dans cette sorte de torture, la résistance elle-même est instrumentalisée par les tortionnaires. Et elle l'est même si le contenu de la résistance est : tenir bon. Alors elle déchire à ce niveau-là. L'effondrement est le pire, parce qu'il signifie qu'on est entre leurs mains. Parce que ce qui est sûr, c'est qu'avec des oreilles totalement affamées, c'est-à-dire quand on est totalement écorché, et donc suggestible, il y a une chose qu'on ne peut plus faire ; écouter une seule phrase des flics sans être obligé de la repousser, sinon elle risquerait de vous influencer dans vos sentiments et vos pensées. Et c'est à ce moment-là qu'ils pensent vous tirer dans leur merde !

On ne peut plus faire le sourd. Le moindre mot aimable des flics, s'il n'est pas repoussé activement, vous transforme déjà en collaborateur. Le lavage de cerveau est un conditionnement du prisonnier qui rend sensibles au bruit ses oreilles, et tout ce qui leur est organiquement relié, qui le rend donc réceptif, comme un film est sensible à la lumière. Le cerveau reçoit tout ce qui entre, comme un film quand on ouvre le diaphragme. Sans oublier qu'on « entend » aussi ce qu'on dit.

Le cerveau, ainsi conditionné, fait évidemment mal. Cela signifie que, dans la mesure où la résistance est pensée, les pensées font également mal.

La résistance contre ces saloperies revient donc à se faire mal à soi-même (je connaissais déjà cela à l'époque de mon opération du cerveau : que les pensées font mal, mais je sais aussi que c'est le seul moyen de tout remettre en marche) .

Les fers t'obligent à faire des petits pas très rapides si tu ne veux pas te casser la figure. A chaque pas, le fer frappe la cheville que tu avances, comme un marteau de métal. L'os saillant sur la partie extérieure du pied ressent un coup vif.

Les flics, avec moi au milieu, sont entrés en trombe dans les couloirs remplis de gens et de malades de tous âges, en criant : « Ecartez-vous ! » Ils ont empoigné et repoussé un gamin de seize ans en lui beuglant s'il ne comprenait pas ce que s'écarter voulait dire. Toute porte se trouvant ouverte sur leur passage était fermée brutalement ; entre les cris et les portes qui claquaient...c'était plus l'ambiance d'un commissariat que d'un hôpital. Ils se croient vraiment les maîtres partout où ils passent.

Il m'était de plus en plus difficile de marcher ; je leur ai demandé d'aller plus lentement à cause de la douleur qui était plus aiguë à chaque pas. Ils m'ont regardée du coin de l'œil et n'ont pas tenu compte de ma remarque. Le flic a continué à tirer sur les menottes et moi, je marchais comme un canard, avec un rictus de douleur, devant toutes ces personnes et dans la tension que faisait régner ces flics...Comme je voyais que mes plaintes les laissaient indifférents, j'ai stoppé net et je leur ai dit que je ne pouvais plus marcher dans ces conditions. En plus, je commençais à boiter du pied gauche. Comme il y avait beaucoup de monde et qu'ils allaient devoir me traîner à cause de mon refus catégorique de faire un pas de plus, un flic – celui qui commandait- a ordonné qu'on m'enlève les fers pour pouvoir aller plus vite. Là était la preuve que les fers ne servent qu'à humilier et à faire souffrir...Ici, celui qui porte un uniforme s'octroie le pouvoir.

Enchaînée et sans intimité

On est arrivé au service de gynécologie. Là, c'était encore les flics qui commandaient, donnaient des ordres aux médecins qui admettaient tout. J'ai attendu 5 minutes, les flics collés à moi de manière à ce que je ne puisse même pas bouger. La doctoresse est arrivée et ils m'ont introduite dans une pièce avec les deux femmes-flics et la matonne. Le médecin a demandé qu'on m'enlève les menottes pour que je puisse me déshabiller. Elles m'ont libérée une main mais ne m'ont pas lâchée. C'est avec six mains sur moi et sans qu'elles daignent me lâcher pour que j'enlève ma veste – imaginez la situation – qu'au bout de 5 minutes de contorsions j'y suis parvenue. J'étais à peine allongée que déjà elles m'attachaient la main au pied du lit. Si fort, si bas et si bien que la menotte s'est refermée d'un cran autour de mon poignet. Au bout d'un moment, je ne sentais plus circuler mon sang, mon bras était tordu au niveau du coude. Je leur ai dit que je me sentais mal et que je souffrais. Ce à quoi elles ont répondu qu'on verrait plus tard (plusieurs prisonnières de droit commun m'ont raconté plus tard qu'à une femme enceinte ils avaient fait l'examen attachée et menottée au pied du lit, les fers aux pieds, et les médecins n'ont rien dit.)

La porte s'ouvrait sans arrêt alors que les flics étaient dehors, je leur ai demandé d'éteindre la lumière. De toute façon, il fallait l'éteindre pour

l'échographie. La doctoresse l'a fait mais elle m'a demandé d'aller uriner aux toilettes d'à côté parce que j'avais bu trop d'eau – il y avait dans la pièce une porte qui menait aux toilettes. Les femmes-flics ont refusé et ont demandé un récipient pour que j'urine là, près du lit. Je ne pouvais en croire mes oreilles.

Je n'en pouvais plus, j'essayais de me lever mais mes menottes coincées dans une barre transversale du lit m'empêchaient de me redresser. Je leur ai demandé si elles croyaient pouvoir m'humilier en me faisant baisser la culotte dans une telle position, sans que je puisse bouger le bras, là, devant tout le monde, face à la porte qui s'ouvrait sans arrêt, et avec les flics devant... Je ne suis pas un animal, j'ai des droits et une dignité, en vertu de quoi j'ai demandé qu'elles me laissent uriner dans l'intimité. Je leur ai dit que personne ne pouvait m'obliger à le faire en public et dans de telles conditions. Je répétais qu'elles étaient trois avec une dizaine de flics dehors en renfort, qu'il n'était pas nécessaire de me libérer les deux menottes, qu'une suffisait, mais qu'elles devaient me laisser aller aux toilettes. Elles me répondirent qu'il n'en était pas question, et toutes les trois se précipitèrent sur moi et entreprirent de me baisser pantalon et culotte. Elles firent apporter un récipient ; j'allais me défendre quand la porte s'ouvrit. Tous les flics étaient dehors et je savais que si j'opposais de la résistance, ils faisaient irruption. Sans pouvoir rien faire et serrant les dents je les laissais faire. Quand la porte s'est ouverte pour rendre le récipient, les flics ont eu une vue parfaite sur mon intimité. La doctoresse, qui s'est tue pendant toute la scène, s'est empressée de me couvrir. Ce geste m'a un peu calmée bien que mes jambes soient en train de trembler à cause de la rage, de la tension et de l'impuissance que je ressentais. Reste à raconter le détail morbide, le plus difficile à raconter et parce qu'il faut être femme pour le comprendre tel que je l'ai ressenti. J'avais mes règles.

Je ne sais pas si j'arrive à expliquer et à bien retransmettre ce qui s'est passé et comment je l'ai vécu... Ce que je peux dire c'est qu'ils m'ont bien fait comprendre que pour eux je n'étais qu'un sous-individu enchaîné, terroriste, sans droits, sans besoins, sans rien, pour qui on n'a pas le moindre respect.

Les juges n'ont rien à dire

A ce moment-là, avec tous les flics qui me regardaient moitié-nue de la taille aux pieds, menottée au lit, à moitié renversée, totalement humiliée, je n'étais en position d'« empêcher » qu'ils me traitent ainsi. Que les flics soient des femmes ne m'a pas fait me sentir moins humiliée. Que cela soit clair. Ce qu'il m'a retenu de réagir, mis à part la très probable intervention des autres flics, fut l'inquiétude du résultat de l'échographie qui ne m'avait pas encore été faite. Si je résistais, ils auraient pu annuler l'examen. Honteux.

Au retour, à nouveau la douleur des menottes, traînée par les vêtements à toute vitesse, bousculée. Dans le camion, ils m'ont remis les fers.

Arrivés à la prison, au moment de la fouille corporelle, complètement nue, face à mes protestations sur le traitement qui m'avait été infligé, on me

Lettres du « quartier de la mort écrites à ses avocats par Ulrike Meinhof

Que faire ? Déposer une plainte pour coups et blessures. C'est clair.

En suite, ce que j'ai dit cent fois : faire venir des psychiatres, et ce qui m'est venu à l'esprit depuis : des oto-rhino-laryngologistes (à cause des oreilles) pour qu'ils expliquent enfin de façon scientifique que le silence a les mêmes effets que les électrochocs, celui de provoquer cette sorte de blessures, de dévastations dans l'organe de l'équilibre et dans le cerveau. Qu'il en soit ainsi ne fait plus aucun doute (...).

Donc une plainte et des expertises. Voilà ce qu'il faut à propos du problème « quartier silencieux ».

P.S. Il se peut de toute façon que les oto-rhinos aient des choses à dire à propos de toute cette merde d'isolement, puisqu'il y a aussi cette cloche sonore dans laquelle se trouve Jan et à propos de laquelle vous avez besoin d'arguments, et l'enfer de bruit où se trouvait Carmen à Rostatt. En Chine – c'était récemment dans la *Frankfurter Rundschau* – les exécutions capitales se faisaient autrefois par le bruit. Et surtout en Irlande où toutes ces saloperies sont systématisées.

25 février 1974

(...) Un élément important du programme de lavage de cerveau, c'est qu'on est mis dans un état où l'on ne se rend pas compte du lien causal entre le moyen employé et les symptômes, de la combinaison raffinée, du concours de moyens, et enfin de ce qui nous arrive. On peut même dire : plus le moyen employé est invisible et difficile à percevoir, plus il y a d'effet.

ON NE PEUT AFFRONTER CE QU'IN NE PERÇOIT PAS , ce qui signifie : on ne peut pas y résister. Et je sais pourquoi j'ai dit à

Sentir le temps et l'espace irrémédiablement imbriqués
l'un dans l'autre
et te sentir vaciller, piégée dans un labyrinthe de glaces
déformantes.
Et après : la terrible euphorie d'entendre quelque chose
-qui différencie le jour de la nuit acoustique.
Sentir que maintenant le temps repart, le cerveau se
dilate,
la moelle épinière se remet en place pour des semaines.

Et te sentir comme dépiautée
Bourdonnements d'oreilles et au réveil te sentir comme
rouée de coups
Et bouger au ralenti

Te sentir comme enfermée dans une cuve plombée et
sous vide
Et après : choc, comme si une plaque de fer te tombais
sur la tête
Comparaisons, concepts qui te viennent à l'esprit :
Aux prises avec un fauve psychique – tambourinage
impitoyable,
comme dans une fusée en pleine accélération,
où les types sont écrasés sous la vitesse.

La colonie pénitentiaire de Kafka – le type sur une
planche à clous et le grand huit sans arrêt.

Quant à la radio : ça permet un minimum de détente,
comme un coup de frein, on chute de 240 à 120.

Ulrike Meinhof

répondit : « Ici c'est la France, pas le Pays Basque ». Ils me disent qu'ici à
Osny, je porterai toujours les fers. Je demandai quel juge ou quelle loi m'avait
condamnée à être enchaînée comme un animal dangereux. Ils répondirent
que « les juges n'ont rien à dire car c'est la direction de la prison qui
décide », que si je résistais je serai transférée à Fresnes, ou pire encore, qu'on
ne me conduirait plus à l'hôpital même en cas de besoin.

A ce moment-là, j'ai vécu plus de tension et une situation pire que lors
de ma détention et des quatre jours passés au commissariat.

Peu importe que ce soit la prison ou le Pape en personne qui décide, je
ne compte pas accepter les fers, à plus forte raison si un simple flic a le
pouvoir de décider quand on peut nous les enlever. Nous imposer les fers et
nous emmener de cette façon n'est qu'une excuse pour nous humilier
davantage, humiliation supplémentaire et absolument pas nécessaire. Le fait
de nous enchaîner les rend plus arrogants, tout-puissants, tu es à leur merci.
Les marques au poignet gauche ont persisté 24 heures. J'ai écrit au directeur
de la prison et j'ai parlé avec le chef de service quia tenté de me
« convaincre » de la « nécessité » des fers, mais qui n'a pas répondu à mes
arguments mettant en évidence le « manque de logique » de tels procédés(si
tant est qu'on puisse parler de logique en politique pénitentiaire). S'ils ne
trouvent pas de logique aux choses, ils les imposent.

Il nous reste encore un droit, c'est celui dont parle Mario Benedetti, si
l'on m'empêche de faire ce que je veux, personne ne peut m'obliger à faire ce
que je ne veux pas. Mon refus de porter des entraves est clair et sans appel,
quel que soit le prix à payer, plus en raison de l'atteinte à ma dignité que pour
la douleur physique. Si au nom de la prétendue sécurité on nie, on arrache,
piétine les droits minimums, qui garantissent notre sécurité face à de tels abus ?
Qui nous a condamné à les subir et de quel droit ? Il nous reste malgré tout un
droit, la dignité. Et nous allons la préserver à tout prix. Je ne sais pas quel
prix j'aurais à payer : un transfert par la force, ne pas me conduire à l'hôpital,
être l'objet d'un rapport disciplinaire, je ne sais pas et je ne m'en soucie pas.
Je sais seulement que je ne permettrai pas de me considérer comme un
« objet » sans droits, que l'on peut attacher, bousculer, dénuder et faire
pissier dans n'importe quel coin, qui ne ressent pas et n'a le droit que de se
taire.

J'ai toujours pensé que
la seule chose que l'on pouvait
faire volontiers en prison était
d'écrire des lettres. Mais c'est
faux. J'ai du mal à t'écrire
parce que l'idée des censeurs
anonymes me répugne, je n'ai
rien de commun avec eux mais
ils sont par force mêlés à notre
dialogue...

Paola Bususchio
prison de Milan
décembre 1976

Te sentir devenir muette.

Impossible de te rappeler le sens des mots, sinon très
vaguement.

Les sifflantes – S, SS, TZ, SCH -, supplice intolérable.

Les gardiens, les visites, la cour – réalité de celluloid.
Maux de tête.

Flashes.

Ne plus maîtriser la construction des phrases, la
grammaire, la syntaxe.

Si tu écris, au bout de deux lignes, impossible de te
rappeler le début de la première.

Sentir que tu te consumes au dedans

Sentir que si tu étais libérée, dire ce qu'il en est, ce
serait exactement comme jeter de l'eau bouillante à la
gueule des autres et les ébouillanter, les défigurer à vie.

Une agressivité folle, sans exutoire – c'est le pire. Être
persuadée que tu n'as pas la moindre chance de t'en
tirer et impossible de faire entendre ça.

Des visites, il ne t'en reste rien. Une demi-heure après,
impossible de te rappeler, sauf de façon mécanique, si
ça a eu lieu aujourd'hui ou la semaine dernière.

Le bain de la semaine c'est la chance de se laisser aller,
De reprendre des forces pour un bref instant – pour
quelques heures.

Ici le doute est aussi difficile à cultiver qu'une plante exotique
– les certitudes poussent drues à l'abri des confrontations et
de l'épreuve du monde vivant.

Ballottée entre constat d'impuissance et volonté de résister –
le cœur cognant dans les oreilles, les tempes, la gorge, en un
vacarme envahissant, étourdissant – Sommeil en miettes,
scandé par les éclairs lumineux des « rondes » - par les
hurlements des filles au « mitard » - par les mots
inlassablement répétés par des êtres déboussolés dont la
raison a vacillé – par les cris de fureur et de désespoir des
filles « en manque »...

Les huit au quartier d'isolement de Fleury-Mérogis frôlent la
folie collective.

- S'extraire de cet engrenage – ne pas se diluer dans la
douleur ou la misère des autres –
Rester consciente du privilège d'être ici pour des motifs clairs
et revendiqués – de n'être pas désarmée par la répression.
Bien au contraire !

Les interdits
ouvrent la porte
à l'affirmation de
soi !

On me regarde comme si j'étais
un fusil chargé à la gâchette
trop sensible.

L'enfermement développe la perception aiguë du
détail
il devient sensoriel, palpable, la contemplation
devient activité visuelle, intellectuelle, sensuelle.

*POEME DE Zehor Zerari, née à Bône en 1937, écrit à la prison civile
de Barberousse (Alger) en 1958*

CONTRE LES BARREAUX

Au loin
Un train siffle
Un appel déchirant
Dans la nuit
Il siffle, il siffle
Appelle à la liberté
Aux voyages
Aux grands espaces...

D'où vient-il
Où va-t-il ?
Emportant
Des hommes et des femmes
Indifférents, soucieux, blasés,
Impatients, pleins d'espoir
Pour les uns
C'est une nouvelle vie
Pour les autres
C'est une parenthèse...

Il fait nuit
Le train siffle
Appelle à la liberté
Aux voyages
Aux grands espaces...

Mes rêves fous
Se cognent aux barreaux
Se blessent pour retomber
Pantelants dans ma cellule
Le train est déjà loin...

Dimanche matin au réveil de 7 heures, nous avons de nouveau entendu Laurence hurler et ce jusque vers 11 heures, 11 heures 30 puis ce fut le silence total. [...] A 14 heures 45, la sonnette retentit de nouveau pour la promenade et on vient nous ouvrir les cellules. Les premières sorties eurent le temps de voir une civière dans le couloir du mitard mais ensuite la porte fut refermée. L'une d'entre nous eu le temps de voir sortir quelqu'un qui essayait de camoufler sous un linge un amas de chiffons souillés qu'on allait jeter. Enfin, dans la cour, celles qui ont leur cellule du côté de l'entrée de la prison nous apprirent qu'elles avaient vu un camion du SAMU qui se trouvait là depuis environ une heure.

En revenant de promenade, la plupart d'entre nous cherchèrent à en savoir plus. Réponse commune du personnel : « Cela aurait pu être plus grave, mais ne vous faites pas de souci, tout va bien. » Lundi matin, même silence. Quelques informations commençaient toutefois à circuler mais toujours pas moyen de savoir, et si l'on posait la question, on nous faisait vertement comprendre que cela ne nous concernait pas. Nous avons seulement fini par savoir que Laurence était à l'hôpital, encore en vie mais très mal en point.

Enfin le mardi matin, un flash radio nous apprit qu'une détenue de Fresnes s'était pendue dans sa cellule. Quelques langues se sont déliées et l'on sut que Laurence était décédée lundi sans avoir repris connaissance.

Une prisonnière de la maison
d'arrêt des femmes de Fresnes, 1993

Les écrits sur la prison, les études sur le quotidien, les bilans des luttes menées par celles et ceux que la répression tient dans ses griffes, happés déjà pas les rouages de la machine à broyer, et pour qui la lutte « sur le terrain » est vitale à tous les instants, tous ces mots – sauf précieuse exceptions autobiographiques – paraissent étrangers, fades ou excessifs, à ceux qui vivent ou ont vécu ces années dont le rythme et la densité sont presque impossible à transmettre de l'autre côté des murs.

C'est qu'en dehors des situations et des faits objectifs souvent différents, chacun de nous vit son enfermement selon sa personnalité, son identité, son engagement.

Ces lignes ne se veulent que l'écho feutré d'une certaine façon de voir et de sentir – des morceaux de vie, éclats de miroir brisé...

J'aimerais avoir appris la musique. Il y a des sensations trop pleines pour être exprimées par des mots – elles en seraient dépouillées – peut-être – de leur mystérieuse intensité. Comment dire le calme bouleversé par l'orage ? Quels mots diraient l'exaspération qui monte, brûle, envahit ? La naissance de l'insoutenable, la terrifiante vision du moment où tout contrôle de soi-même s'enfuit, pour un bruit obsédant, celui des grilles frappées avec régularité celui des cris inarticulés entendus à travers des murs de béton – détresse ou folie – qui tournent comme une tornade – comment dire la tendresse muselée – l'émotion qui fait vibrer – la colère triomphante – l'amitié déchirée – l'amour étioilé – comment dire tout cela sans trop se « découvrir » ? ...Il faut peut-être inventer une musique faite de mots et de couleurs...

Ici plus qu'ailleurs encore
les regards ont plus de valeur
que les mots

Lettre d'une détenue du couloir de la mort

Sentir ta tête exploser
(sentir ta boîte crânienne sur le point d'éclater en morceaux).

Sentir ta moelle épinière te remonter au cerveau à force d'être comprimée.

Sentir ton cerveau comme un fruit sec
se sentir sans cesse et inconsciemment et comme électriquement téléguidée
sentir qu'on te vole tes associations d'idées
sentir ton âme pisser de ton corps, comme si tu n'arrivais plus à fixer l'eau.

Sentir la cellule bouger.

Tu te réveilles, tu ouvres les yeux : la cellule bouge.

L'après-midi quand il y a du soleil, ça s'arrête tout d'un coup.

Mais elle bouge toujours, tu n'arrives pas à te dépêtrer de cette sensation.

Impossible de savoir si tu trembles de froid ou de fièvre.
Impossible de t'expliquer pourquoi tu trembles, pourquoi tu gèles.

Pour parler de façon simplement audible, il te faut faire effort,

Il faut presque hurler, comme pour parler très fort.

Lettre de Judy Andersen, lue au congrès international des femmes

Chères femmes,

Je tiens d'abord à vous saluer, vous toutes, très chaleureusement, avec cette lettre qui vous sera lue en mon nom.

Chères femmes, je vous remercie de tout mon cœur d'avoir montré tant d'intérêt pour mon cas. J'ai appris avec le temps et les années que nous femmes, nous devons nous soutenir mutuellement sinon nous n'arriverons JAMAIS AU BUT !

Chères femmes, en prison, j'ai malheureusement aussi appris des choses que je ne connaissais pas auparavant et que je vais essayer de vous décrire. Ce n'est pas facile pour moi, mais je vais essayer de faire de mon mieux.

Moi, Judy L. Andersen, ai été arrêtée le 2 novembre 1972.

Ma vie n'a jamais été de tout repos. Mais ma vie ici en prison, je ne la souhaite à personne. Ici, on brise les gens lentement. Mais cela n'a rien de nouveau pour nous les femmes, n'est-ce pas ?

Au début, j'ai été éloignée des autres femmes. Par la suite des prisonnières politiques ont été transférées où j'étais moi-même et j'ai pu me rendre compte de la manière dont elles étaient traitées, etc...Ma parole !...Je ne peux pas exprimer ce que j'ai ressenti intérieurement ! Je n'ai pas parlé avec elles, c'était défendu, quelques fois je les ai saluées de la fenêtre de ma cellule, mais les gardiens sont venus et m'ont interdit de rester à la fenêtre quand les prisonnières du groupe Baader-Meinhof sortaient dans la cour. J'ai dit : « Oui ! Oui ! » et j'ai continué à regarder par la fenêtre car je pense que les femmes du groupe Baader-Meinhof sont des femmes comme toutes les autres femmes !

Chères femmes, je suis aussi une femme, mais une lesbienne, et quand on est lesbienne, on est traitée d'une façon complètement différente en prison. Je l'ai ressenti dans mon corps entier : qui est lesbienne, n'est pas une personne normale. On m'a interdit de parler à d'autres femmes, et je ne devais pas prendre de bain avec elles. Je devais prendre mon bain toute seule, là où je ne devais pas voir les autres femmes et là où elles ne pouvaient pas me voir. Je pensais : « Ce n'est pas possible ! » Pourtant, c'était bien la vérité.

J'ai cherché à obtenir la permission de rendre visite à d'autres femmes mais au début cela n'a pas été permis parce que j'étais lesbienne et que ce genre de choses ne pouvait être permis à des lesbiennes. Après plusieurs demandes, j'ai fini par obtenir la permission de rendre visite à d'autres femmes, plus exactement à une femme, qu'on avait fouillée auparavant. A chaque visite une femme fonctionnaire était présente.

Sur ce point , je n'ai pas insisté et je me suis laissée faire à cause de mon besoin intense d'être en compagnie d'une autre femme et de m'entretenir avec elle et de ne plus être tout seule, de plus en plus brisée, dans ma cellule.

On ne m'a pas rendu la vie facile, mais je ne me suis pas laissée faire, et je me disais : « Judy, tu ne dois pas te laisser avoir, tu dois rester la tête haute. »

Aujourd'hui, je me souviens encore de ce jour où j'étais allée regarder la télévision avec une autre femme. Les fonctionnaires la prirent à part et lui dirent : « Vous savez, Judy est lesbienne, faites bien attention. » Et pendant que nous regardions la télévision, les fonctionnaires venaient tous les quarts d'heure voir ce que nous faisions.

Chères femmes, vous avez entendu parler de mon procès, n'est-ce pas ? Après la condamnation j'ai été soumise à de dures conditions d'emprisonnement car il était clair que je n'étais plus une femme normale. J'avais, en effet, admis au cours du procès que j'étais lesbienne.

Chères femmes du monde entier !
DEVONS-NOUS , NOUS FEMMES QUI SOMMES LESBIENNES
Ou
NOUS FEMMES QUI DÉFENDONS NOS OPINIONS POLITIQUES,
Ou
NOUS FEMMES QUI CROYONS ET TRAVAILLONS A UNE CHOSE QUELLE
QU'ELLE SOIT, NOUS LAISSER TRAITER DE CETTE FAÇON ?

NON, NOUS DEVONS AU CONTRAIRE NOUS ENTRAIDER, ET MONTRER QUE
NOUS FEMMES NOUS EN SOMMES CAPABLE. FAISONS CAUSE COMMUNE
JUSQU'AU BOUT !

Lübeck, 1977

Une inconnue qui parlait aux fourmis, à genoux dans la cour de l'isolement à Fleury.

Je ne sais pourquoi, elle m'appelait « Marie-Françoise » et me disait son amie. Elle hurlait de désespoir et de folie ! Elle parlait de mort et de sang – de chevaux galopants...

« Est-ce moi qui ai noyé les poissons ?...ai-je lancé les oiseaux ? Non !...Non !...deux corps de femmes sur un mur appuyés c'est la souffrance ! c'est la nuit !...éclatés !...des chevaux s'échappent des murs ensanglantés...le sang ! tout ce sang !...éclaboussé ! Tout ce

feu !...souffert...offert...enfer ! ! ! »

Silhouette affolée – affolante –
paroles angoissées – angoissantes !
plaie nouvelle que je garde en moi –
nerfs à vif – émotion – désarroi !

Dans cet énorme sac de nœuds que nous offre la prison-
tu as fait ton choix.

Un nœud coulant.

Dernier choix-
dernier appel désespéré
dernier élan-
destination le vide !

Yamina...

A Jamais !